

folklore

34

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne
Abonnement : 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant à Mademoiselle ROQUES,
Trésorier-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne
ou au : "Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVILLE

Tome V

7^{me} Année — N° 1

PRINTEMPS 1944

Folklore (7^{me} année - n° 1)

Printemps 1944

SOMMAIRE

P. M. SIRE

Les Surnoms et la Vie du Groupe

Abbé Paul MONTAGNÉ

*Le Fait Folklorique : Les Superstitions Populaires
Audoises*

8^{me} Article : Les héros mythologiques et historiques (Suite)

René NELLI

Bibliographie

Les Surnoms et la Vie du Groupe

Désigner une personne par un surnom n'est particulier ni à une région, ni à une époque, ni à une classe sociale. De nos jours c'est un jeu pour les élèves de ridiculiser ainsi certains de leurs maîtres ou de leurs camarades; pour les chansonniers, les écotiers, les revuistes, les polémistes de faire rire aux dépens des célébrités du jour. Jusqu'au siècle dernier la plupart des rois et des grands avaient un surnom, comme en avaient les compagnons du tour de France et les paysans, comme en eurent au-delà de l'histoire tous les membres des peuplades primitives.

On serait tenté de ne voir là qu'un jeu de l'esprit commun à tous les hommes et à tous les âges : tantôt satirique, tantôt mnémotechnique, souvent l'un et l'autre.

Mais cela ne suffit pas à expliquer la coutume populaire qui, à tous les noms des habitants d'un village substituait un sobriquet. Elle subsiste encore à peu près intacte dans les villages et les hameaux que leur isolement a tenus à l'écart des courants de civilisation. (1) La persistance des coutumes est fonction de l'homogénéité du groupe. Si celle-ci est restée de toutes la plus vivace, c'est qu'elle était, plus que les autres une condition vitale. Il nous a donc paru intéressant de rechercher ce qu'elle nous révèle de l'âme populaire, et par là, quelle lumière elle projette sur le comportement de l'homme.

On peut d'abord admettre que le peuple, comme l'enfant joue en mettant en évidence, pour en rire, un travers, une difformité, ou une mésaventure. Mais ce n'est là qu'un épiphénomène.

D'abord le groupe populaire a besoin que tout ce au milieu de quoi il vit, dont sa vie dépend plus ou moins, soit nettement

(1). Nous devons cependant signaler le cas exceptionnel de la Cité de Carcassonne. Englobée dans une ville de 35.000 habitants, située à la croisée des grandes voies qui relient la Méditerranée à l'Océan, l'Europe du nord à l'Espagne, traversée par les courants spirituels de l'Orient et de l'Occident, la Cité a conservé jusqu'au seuil du 20^{me} siècle ses traditions et ses coutumes, alors qu'immédiatement autour d'elle, la ville basse avait depuis longtemps perdu tout souvenir folklorique. Ce cas n'est exceptionnel qu'en apparence. Il tient à ce que les habitants de la cité, isolés sur leur colline, ont toujours formé un groupe homogène que sa double ceinture de remparts, ses maisons resserrées et ses rues étroites protégeaient contre la désagrégation.

différencié et classé; que son esprit ne risque pas à tout instant de s'égarer dans des abstractions ou des nuances: que sa mémoire ait à son service des repères apparents et significatifs. C'est une façon de se concilier le monde extérieur, d'avoir sur lui des prises immédiates et efficaces qui, en libérant du temps et des efforts lui assure un maximum de disponibilités vitales.

Or que sont pour lui les patronymes? On sait que la plupart sont eux-mêmes d'anciens surnoms adoptés par les peuples à diverses époques et devenus héréditaires. Ils avaient fini par désigner plusieurs individus (quelquefois un grand nombre) qui n'avaient plus rien de commun et dont on ignorait même souvent les liens de parenté. Ils étaient devenus conventionnels en perdant leur signification originelle. N'oublions pas en outre que la plupart des gens du peuple, il y a cinquante ans à peine ne savaient ni lire ni écrire et parlaient un dialecte. Un patronyme n'était pas pour nos grands-parents une image visuelle: Il n'était qu'une image auditive: vague parce qu'elle appartenait à une langue étrangère, et vide de tout contenu sensible ou spirituel. Ce qu'est pour nous un nom basque, russe ou chinois. Imaginons quelle difficulté nous éprouverions, si nous étions appelés à vivre dans un village étranger, à distinguer les habitants par leur nom. Ne serions-nous pas amenés à les différencier d'abord par un surnom de notre langue?

Les gens du peuple devaient donc trouver un terme qui fût facile à retenir et qui s'appliquât immédiatement et sans erreur à une personne donnée.

Ils devaient à cet effet distraire de chaque individu le trait le plus saillant, le plus pittoresque, et le désigner par un mot ou une expression de leur langue. Ce mot ou cette expression, riche ainsi d'un contenu représentatif, devenait en même temps une image auditive familière et évoquait instantanément, par association l'image de la personne.

Mais si le surnom n'avait eu que ce rôle pratique; s'il n'avait eu pour cause que l'inaptitude du peuple à l'abstraction, la coutume aurait-elle eu ce caractère d'universalité et de permanence que nous lui connaissons? Pour humble que fût le groupe il comprenait des membres intellectuellement plus évolués que les autres. Pourquoi ceux-là auraient-ils continué à observer une coutume qui ne leur était d'aucune utilité? En outre, pour isolé que fût le village, le hameau, il restait si peu soit-il, perméable à la civilisation, il participait avec plus ou moins de retard aux progrès de l'esprit, perdait peu à peu sa mentalité primitive. Dans ces conditions la coutume n'aurait-elle pas dû, depuis des siècles déjà tomber en désuétude?

C'est qu'elle répondait à des exigences plus profondément vitales. Pour le groupe, admettre les patronymes c'était admettre des éléments devenus hétérogènes; se renoncer en partie. Entre ces noms et son être il s'était produit une dissociation qui compromettait son homogénéité, c'est-à-dire sa personnalité. Le nouveau nom devait, tout en gardant son rôle mnémotechnique,

être un moyen de réintégrer dans le groupe l'individu que le patronyme tendait à en distraire. Il s'agissait donc de substituer à un nom conventionnel, un nom qui, en désignant une caractéristique personnelle devint un véritable attribut de l'individu, s'identifiait à lui. De cette façon l'individu était repris, re-assimilé par le groupe qui s'efforçait ainsi, inconsciemment, de reconstruire son unité primitive.

Pour satisfaire à cette nécessité l'attribution du surnom aurait dû être un fait collectif spontané. Nous ne pensons pas cependant qu'il en fût ainsi. Il devait arriver certes assez souvent qu'un membre eût une particularité assez dominante pour qu'elle s'imposât d'emblée à tous. Mais pour celui dont ce n'était pas le cas, tel de ses semblables était porté à mettre en évidence une difformité physique, tel autre un travers de caractère... Un ennemi devait être tenté d'accréditer un surnom particulièrement blessant... C'est ici qu'intervenait le groupe : il faisait un choix. L'un des surnoms était ratifié, adopté; les autres tombaient aussitôt dans l'oubli. Et ce qui montre bien que ce choix était un fait collectif c'est que l'inventeur du surnom choisi restait toujours ignoré.

Ce choix était-il fortuit ? Sinon que signifiait-il ?

Si l'on examine les surnoms de Carcassonne (1) que nous connaissons à peu près tous, une remarque s'impose : il n'en est aucun de foncièrement méchant. Nous devons admettre pourtant que la jalousie, l'envie ou la haine durent quelquefois inspirer des surnoms. La collectivité refusait donc d'y souscrire ? Refusait-elle par là de s'associer à une vengeance, à un ressentiment personnel, à une malveillance gratuite, par esprit de justice ou de charité ? Nous pensons que — sauf dans le cas de crise sociale qui provoque une altération profonde de la conscience collective — le groupe est *meilleur*, au sens moral du mot, que l'individu. Mais ce n'était pas là un vrai mobile : seulement la conséquence d'un comportement plus secret. On pourrait penser aussi que le groupe, en entérinant ce choix, craignait d'être un jour la victime, à la fois des bas sentiments qui avaient inspiré le surnom malveillant et de la vengeance de l'individu trop gravement humilié. Mais nous devons renoncer dès à présent à une analyse qui suppose au groupe une conscience claire. Comme tout son comportement, cette crainte était inconsciente. Elle n'était qu'un obscur remous de la peur originelle des peuples primitifs devant les forces occultes. Pour comprendre la réaction populaire dans le cas qui nous occupe, il faut renoncer à nos manières de penser.

En présence d'une difficulté, d'un obstacle, d'une menace nous avons pris l'habitude de demander à la science une explication qui nous permette de décider et d'agir en fonction de notre devenir. Or en dépit des progrès de la civilisation, le

(1) Voir : Folklore, tome IV, 5^e année n° 4 (décembre 1942), pages 178 à 180.

groupe, dans la mesure où il était plus restreint et plus dépendant du milieu, ne se pensait pas dans le futur. Il continuait à réagir selon la mentalité primitive. Ce qui caractérisait cette mentalité c'était la peur obsessionnelle des puissances invisibles, et comme seul recours efficace, l'assujettissement absolu aux traditions magiques transmises par les ancêtres.

Ainsi clos dans son passé, entièrement déterminé par des mécanismes hérités, comme l'animal par ses instincts, le groupe devait suspecter toute manifestation insolite. Et toute particularité physique ou mentale de l'individu était insolite, révélait en lui la présence d'une puissance inconnue, donc néfaste.

En outre nous savons que les primitifs étaient incapables de distinguer le signe de la chose; le nom, de l'être ou de l'objet nommé. Le nom faisait partie intégrante de la personne, et, de ce fait, pouvait servir, comme tout autre partie du corps, de véhicule à l'influence magique.

D'après Frazer, les Aryens identifiaient le nom avec l'âme ou le souffle vital. De nombreux sauvages cachent leur nom de peur que leurs ennemis ne s'en servent pour leur nuire. Beaucoup de tribus croient qu'on peut tuer un ennemi en prononçant son nom dans une incantation. Les noirs du bord du lac Tyers (Victoria) n'aiment pas parler d'une personne en la nommant; ils emploient les mots : frère, cousin, ami, ou bien ils donnent ce que nous appelons un sobriquet : le gaucher, le maladroit, le petit... Chaque Egyptien recevait deux noms que l'on appelait respectivement le vrai et le bon, ou le grand et le petit. Le bon nom ou le petit nom était connu de tous; le vrai nom ou le grand nom était soigneusement caché... Actuellement, en Abyssinie, on cache le vrai nom donné au baptême pour n'employer qu'un sobriquet donné par la mère au sortir de l'église.

Une telle explication risque d'humilier l'homme du 20^{me} siècle : il n'y aurait donc pas entre lui et l'homme primitif (le sauvage !) une différence de nature ? Il n'y aurait qu'une différence de degré ?

Nous pensons en effet qu'il en est ainsi. Et nous trouverons aisément dans notre propre expérience des comportements qui, par analogie, permettent de mieux comprendre ceux du groupe.

Le surnom, disions-nous, était une formule magique opposée aux menaces des forces occultes. N'en est-il pas de ces menaces comme des symptômes d'une maladie ? Certains ne traduisent qu'un mal momentané, une lésion superficielle; d'autres sont le signe plus inquiétant d'un mal qui peut atteindre les organes essentiels et même devenir contagieux. On peut parler du premier, le nommer : le malade lui-même ne s'en fait pas faute, ne serait-ce que pour se rassurer. Mais un malade parle d'autant moins volontiers de son mal qu'il se sent plus profondément menacé. En lui s'éveille aussi cette peur magique des puissances surnaturelles. Nommer son mal ou l'entendre nommer, c'est risquer de ranimer son pouvoir maléfique, de redoubler sa virulence. (Il est des noms de maladies que l'homme du peuple

ne prononce jamais même si ce n'est pas lui qui est atteint.) Le groupe dans ce cas se comporterait comme l'un de ses membres. Toute singularité, physique ou morale, chez un individu est un symptôme qui annonce un danger collectif, menace la vie du groupe. (Ainsi la moindre tache de rouille sur une feuille de vigne menace tout le vignoble.) Mais si cette singularité n'est que superficielle, il suffit de la localiser en la fixant. C'est ici qu'intervient le rôle protecteur du surnom. L'anomalie ou le vice qu'il dénonce, pour n'avoir qu'une apparence bénigne, n'en est pas moins, par son caractère insolite, une menace. Par le ridicule que le surnom attache à l'individu atteint, le groupe évite la prolifération du mal. C'est une sorte de formule magique qui provoque un abcès de fixation. Et comme le remède est peu douloureux, le groupe reste à l'abri de la vengeance du malade. Souvent même ce dernier tire quelque vanité de voir ainsi reconnu ce qu'il considère comme une marque de personnalité ou une originalité intéressante.

Mais qu'apparaissent les signes d'un mal profond : qu'un individu par exemple soit poursuivi par le malheur; ou bien qu'il soit sujet à de terribles crises de colère; qu'il soit toujours d'humeur sombre; qu'il ait le mauvais œil... alors le groupe s'alarme. Il se trouve en présence de forces maléfiques puissantes contre lesquelles il se sent désarmé. Dans ce cas le surnom qui désignerait le mal, non seulement serait inefficace, mais risquerait d'irriter les mauvais génies. Il faudrait connaître les rites par lesquels les plus lointains ancêtres se protégeaient, soit en se conciliant les puissances malveillantes, soit en obtenant contre elles l'alliance d'autres forces. Mais à mesure que l'intelligence usurpait les pouvoirs de l'intuition, que la science se substituait à la tradition, les liens magiques entre le groupe et le surnaturel se relâchaient et, par là se relâchaient aussi les liens entre le groupe et l'individu. Les rites sombraient peu à peu dans l'oubli. De temps à autre cependant, lorsque surgissait une menace qui échappait aux prévisions logiques, la peur agitait les bas-fonds de la mémoire, en faisait émerger des épaves informes de rites auxquelles le groupe ou l'individu redemandait le secours que lui refusait la science : des vieillards retrouvaient des signes, des formules, se souvenaient de quelque amulette reléguée au fond d'un tiroir... Mais combien ne croyaient plus à la sagesse des ancêtres ? Et cependant ils ne pouvaient s'empêcher d'éprouver l'inquiétude éternelle de l'homme devant l'inexpliqué.

Or lorsque tel individu faisait retentir la rue des cris d'une colère démente, lorsque passait avec son regard d'ailleurs la vieille de la maison hantée, lorsqu'on rencontrait seul toujours, l'homme aux traits tourmentés qui, par son seul vouloir pouvait anéantir un troupeau de brebis, cette inquiétude obscure renaissait, la peur passait sur le groupe comme un vol affolé d'oiseaux noirs. Des femmes faisaient des signes de croix, d'autres touchaient une amulette qu'elles portaient toujours sur elles : chacun essayait de retrouver un secours. Mais le groupe éprouvait l'inefficacité de ces exorcismes individuels qui n'étaient que

de vagues réminiscences des vrais rites. Il ne pouvait alors, comme dans les cas sans gravité, neutraliser le mal en donnant son nom à l'individu qui en était atteint. C'eût été non seulement inefficace mais dangereux, car, nommer un mal qui supposait la présence de puissantes forces mystérieuses, c'était s'opposer, prendre une attitude de défi; c'était la certitude d'irriter les mauvais génies, de décupler leur pouvoir maléfique. Puisqu'on ne pouvait les vaincre il fallait les apaiser par une attitude humiliée, feindre d'ignorer leurs intentions. A cette fin le groupe choisissait un surnom qui, en éclairant toute autre particularité de l'individu, rejetait dans une sorte d'oubli volontaire l'image du maléfice redouté.

Ainsi, quel que fût le cas, les surnoms révélaient la survivance de la croyance au surnaturel, d'un état d'âme primitif.

Il nous reste à expliquer une autre constatation : il y avait presque toujours dans un groupe quelques rares personnes qui n'avaient pas de surnom. C'était, ici, un médecin descendant d'une lignée de médecins, habitant au bout du village une maison bourgeoise avec un jardin d'agrément; là, un fonctionnaire dont la famille n'était pas originaire du village; un peu partout, le curé, l'instituteur... L'absence de surnom signifiait que le groupe mettait, entre lui et ces personnes, une barrière, comme pour se protéger de l'intrusion d'un corps étranger dans son organisme. C'est qu'entr'elles et lui il existait une différence de nature, nous pourrions dire une différence raciale. Il n'y avait pas forcément de l'hostilité dans cette exclusive. Le docteur était souvent aimé de ses malades; le curé et l'instituteur étaient presque toujours estimés, quelquefois même vénérés; le fonctionnaire ou le rentier pouvait être un « monsieur » considéré, mais ils restaient *étrangers* au clan par leur éducation ou leur origine, leur condition sociale, leur manière de vivre ou de penser. Ici encore le groupe se protégeait contre les risques de l'insolite.

Ainsi l'attribution ou le refus d'un surnom nous apparaît comme un vestige de la mentalité primitive alors que le singulier ne différait guère du collectif. L'individu n'était à l'origine qu'une cellule du groupe qui était régi par un système d'habitudes comparable à l'ensemble des instincts qui conditionne les sociétés animales les plus évoluées.

Mais l'homme tendait à se libérer du groupe à mesure qu'il prenait plus clairement conscience de son moi. Alors que la condition essentielle du groupe était d'ignorer — ou de refuser — le temps, pour éterniser dans le présent un automatisme parfait, l'individu, capable de se penser dans le temps, c'est-à-dire de se penser comme perfectible, était amené à agir selon un mouvement inverse. Pour s'assurer de son existence, pour conserver son homogénéité, le groupe devait se refermer sur lui-même, tendre à l'équilibre des forces attractives qui liait ses membres les uns aux autres, comme le sont les satellites et l'étoile. Tandis que le moi singulier se traduisait par une force contraire qui tendait à rejeter l'homme hors de la sphère

close à l'intérieur de laquelle vivait le groupe. Conflit éternel : l'homme ne peut vivre seul; mais pour sauver son moi, c'est-à-dire sa liberté, il devait compromettre sa vie et, par là, celle du groupe. Pour défendre son existence le groupe devait s'opposer à cet esprit d'indépendance.

L'évolution du groupe primitif en société civilisée devait être la conséquence de ce conflit. Les lois devaient peu à peu se substituer aux rites. Il semble bien que les coutumes — comme celle des surnoms — dont nous constatons encore la survivance, ne soient que des vestiges de ces rites par lesquels le groupe primitif s'efforçait de sauvegarder sa cohérence qui n'était que la forme de son destin.

P. M. SIRE.

LE FAIT FOLKLORIQUE

“Les Superstitions populaires Audoises”

Les héros mythologiques et historiques

(8^{me} article) (1)

La fête des fous à la Cathédrale St Just de Narbonne

Le bas clergé de Narbonne, écrit notre ami, élisait un évêque des fous, le coiffait d'une mitre, le parait de clinquant et d'oripaux, lui mettait en main un bâton garni de sonnettes en guise de croce, et le transportait, comme un roi de carnaval sur un trône fixé à un brancard, à travers les rues de la ville. Entouré de ses ministres bigaremment accoutrés, il était acclamé par une population exaltée. Tout le cortège entraît dans la cathédrale, et les clercs rangés autour de l'évêque de circonstance psamodiaient des hymnes inintelligibles ou quelque prose bouffonne, en poussant de temps en temps des cris imitant le braiment de l'âne. En sortant de l'Eglise, le cortège se rendait au milieu de la place où les enfants de chœur encensaient l'évêque de parade, tandis qu'un des diacres criait à la foule « Silete, silencium habete » Et l'assistance répondait : « Deo Gratias ». L'Evêque entonnait aussitôt l' « adjutorium »,

(1) Suite du 7^e article, n° 32, Automne 1943 ; *Les Superstitions Populaires Audoises*.

donnait sa bénédiction et priaït son chapelain de proclamer les indulgences qu'il accordait. Et celui-ci de s'écrier : « Dé par mouschor l'Evêque que Dious vous bailhi mal à besclé, avec qu'uno banasto dé perdos. « Et dos dé rancho sous lous mentos... La foule vociférait et le chapelain reprenait « Mou-
« senhor dei présent vos douno xx banastos dé mal dé dens ;
« et aous aoutrés douna à tressen, douna uno queyno dé
« rossy ».

Le cortège reprenait sa marche pour gagner la salle d'un banquet où cette fête des fous s'achevait, le plus souvent dans l'orgie.

Malgré les protestations indignées des autorités ecclésiastiques contre ces mascarades obscènes, elles se continuèrent jusqu'au xvr^e, puisqu'elles ne furent définitivement supprimées qu'à la suite des ordonnances sévères des Conciles de Constance en 1414 et de Narbonne en 1551...

La fête des fous est bien la manifestation d'un des aspects de ce conflit tragique dont l'âme humaine est tout à la fois le sujet et le champ de bataille, et que traduisent le « *Videò meliora proboque deteriora sequor* », d'Ovide, comme le cri d'angoisse du grand apôtre Paul : « Je ne fais pas le bien que j'aime et je hais le mal que je fais »... Conflit de deux natures, de la matière et de l'esprit, qui explique le « pourquoi » des contradictions qui remplissent une vie humaine, la présence dans un même esprit et dans un même cœur, du noble et du grossier, de la générosité et de l'égoïsme, de la probité et du mensonge de la vertu et du vice !

L'héroïcisation historique

Elle n'est qu'une mode de cette tendance naturelle à l'homme de quasi-diviniser non seulement les forces occultes de la nature, les êtres fabuleux que crée son imagination, mais aussi et surtout ces individus privilégiés, qu'ont gravé dans la mémoire des foules et désigné à leur admiration des hauts faits dont elles tirent d'ailleurs avantage.

Aidé par le recul des temps et sollicité par l'intérêt ou quelque autre sentiment, la conscience populaire a typifié en ces personnages l'aspiration ou la vertu que réclamait son état d'âme politique ou religieux.

Ce mode de superstition populaire, les traditions locales nous la signalent déjà lors de l'arrivée, dans nos régions méditerranéennes, du monarque phénicien, Melkarth, l'Héraclès des Grecs, l'Hercule des romains, qui visita Narbonne et Carcassonne accompagné de sa sœur la gracieuse Astarté... Cette femme devint plus tard l'Aphrodite de l'Olympe et la Vénus des Romains. Elle s'arrêta avec son frère, nous dit l'histoire, sur les bords de l'hôtel de Vendrès. Et sa beauté fit une telle impression sur le peuple de ces contrées, qu'un temple où on

l'adorait fut dressé en son honneur. Le peuple Narbonnais garda pendant longtemps la même vénération religieuse pour le roi des Bébryces, Bébryx qui accompagné de sa fille Pyrène, séjourna près des étangs de Narbonne. On leur rendit les honneurs divins quand on apprit que Pyrène, aimée d'Hercule, avait reçu du dieu de l'Olympe la faveur de donner son nom aux montagnes qui gardent nos frontières régionales, « Les Pyrénées » !

Les grands généraux Romains qui étaient passés en vainqueurs sur notre sol méditerranéen furent eux aussi quasi-divinisés par la tradition populaire; et leurs noms attachés à certains villages, chemins, défilés... que les paysans nommaient et abordaient toujours avec un sentiment de respect religieux. Tel Annibal dont le souvenir est évoqué par « le chemin d'Annibal », au village de Gruissan près Narbonne; et à Amélie-les-Bains, par une cascade « la douche d'Annibal » adossée elle-même au « Mur d'Annibal ».

Parmi les légendes autochtones qui témoignent de cette héroïcisation populaire de certains personnages, d'une authenticité plutôt romancée, nous citerons « la légende Narbonnaise de Guendic », de notre compatriote le docteur félibre Albarel.

Légende Gallo-romaine de Guendic (1)

A l'époque... où Rome envahit Narbonne, Kremvedor, héros gaulois narbonnais, avait une fille Guendic, remarquable par sa beauté et que tout Narbonne aimait et vénérât comme une fille des dieux. Son père rêvait pour elle d'un guerrier illustre. Un jour plus pressé par ce désir, Kremvedor va trouver le druide Kalm et lui demande de consulter le dieu Audartis sur l'avenir de sa fille... Le prêtre prépare aussitôt l'autel et la victime à immoler. Mais tandis qu'il la saisit, celle-ci se débat avec tant de violence que Kremvedor, tout à côté est blessé grièvement. Le druide tirant mauvais presage de cet accident, tombe aux genoux du guerrier et lui annonce que sa famille s'éteindra et que son nom disparaîtra de l'histoire. Désespéré, le guerrier vit depuis ce jour dans un cauchemar angoissant. Sa fille essaye de le distraire par de longues et fréquentes promenades. Et ce fut au cours d'une de ces promenades que la jeune fille fit la rencontre du jeune gaulois Kerbilé, dont la distinction finit par la séduire. Malgré tout, l'amour de Guendic pour Kerbilé ne devait pas résister longtemps aux avances d'Axilla, romain de haute naissance. Le jeune gaulois évincé souffrait en silence de cette trahison, lorsqu'un jour il apprit que sa fiancée s'était enfuie dans la villa de son rival. Le père et le fiancé unissent leur même désir de vengeance pour aller

(1) Légende narbonnaise Guendic, Époque Gallo-romaine (en patois) par le docteur Albarel 1924... Imprimerie du Languedoc — Brieu — Narbonne.

arracher Guendic au ravisseur. Mais parvenus à la villa, ils apprennent que le jeune couple vient de partir pour Rome. Désespéré, Kremvedor se dresse sur le rocher qui domine la mer et meurt debout en implorant le secours d'Audartis. Pendant ce temps, Kerbilé droit devant la mer s'immobilisait en une statue de marbre, les yeux fixés vers ce lointain inaccessible, où les flots emportaient sa bien-aimée « *soun aimado* ». — La qualité princière de ces deux guerriers autant que le stoïcisme de leur attitude devant la trahison d'une fille et d'une fiancée ont suffi à la conscience populaire pour les considérer comme des héros et entourer leur mémoire d'une vénération quasi-religieuse.

Tel aussi le sentiment de respect quasi-divin que la conscience populaire a témoigné aux fondateurs plus ou moins religieux de nos cités.

La création d'une grande œuvre en n'importe quel genre, dépasse tellement nos possibilités ordinaires, que la naïveté de la masse se refuse à l'attribuer au travail de l'homme, et volontiers prête créance aux histoires romancées des historiens fantaisistes en quête de popularité.

La légende de dame Carcas

La légende de dame Carcas, qui fait de cette héroïne sarrazine la fondatrice de la cité de Carcassonne, est révélatrice de cette tendance de l'âme populaire. C'est dans le livre de Besse paru en 1633, que d'après Catel (voir son histoire du Languedoc page 408), a pris consistance cette légende. Sur un pilier de la Cité (côté Est) se trouve le buste sculpté d'une femme, qui ne saurait être antérieur au xvi^e siècle. Par tradition, écrit Besse, on appelle cette femme « Carcas », et le nom latin « Carcassonne » signifie, d'après, lui : « *Je suis Carcas* », c'est-à-dire la cité de grâce, la toison de l'agneau !

Cette interprétation toponymique semble prendre quelque créance dans l'histoire de la rivalité séculaire entre la ville basse et la cité de Carcassonne, et par suite de la prétention que la cité a toujours manifestée d'être le centre de la vie de la ville basse, une Reine qui a le droit d'ainesse et de domination. Fondée en 1247, la ville basse de Carcassonne ne fut longtemps que « *le bourg neuf* » de la vieille cité. Peuplée par tous ceux que la croisade cathare avait chassés de leurs régions, la ville fut toujours méfiante, contre les Compagnons du Trencavel. Pour des raisons politiques, cette rivalité latente s'envenima à l'époque de la Ligue, et en 1590, la guerre civile éclata entre les deux agglomérations. Les rivalités se calmèrent cependant, et en 1582 les Etats du Languedoc conférèrent, par ordonnance, le titre de « Ville » au bourg de la cité. Il semble tout naturel de supposer que l'érection de la statue de dame Carcas, fut une réponse à l'ordonnance de 1582, car son inscription affirme semble-t-il les droits antérieurs et supérieurs de la

cité de Carcassonne sur la ville basse : « Sum Carcas », Je suis Carcassonne... (1)

Une autre version, à tonalité nettement légendaire, attribue aux exploits de dame Carcas, femme de Balaack, roi Sarrazin, le nom que porte la Cité.

La Cité, dit la tradition, au pouvoir des Sarrazins, fut assiégée par les armées de Charlemagne, après la mort de Balaack, leur roi. Carcas, sa femme, prit le commandement des troupes. Les vivres venant à manquer, les défenseurs Sarrazins mouraient de faim, et bientôt Carcas se trouva seule à défendre la Cité. Résolue, malgré tout, à ne pas se rendre, elle essaie de faire croire à ses ennemis, qu'elle a des soldats nombreux et des subsistances pour longtemps. Pour cela, elle place des sentinelles en paille à toutes les tours de la Cité, et décoche elle-même de ces tours des traits à l'ennemi. Ayant bien engraisé le seul cochon qui lui restait, elle le jette sur les assiégeants, pour montrer qu'elle dispose d'abondantes ressources. Le stratagème réussit, si bien que Charlemagne fit lever le siège et donna l'ordre à ses troupes de s'éloigner. Mais tandis qu'il quittait lui-même la Cité, à l'arrière de ses troupes, un de ses officiers vint le prévenir que Dame Carcas l'appelait : « Sire « lui dit-il Carcas te sonne ». — L'empereur entre aussitôt en pourparlers avec la dame sarrazine qui ayant promis de livrer la Cité et de se convertir, se voit confier le Commandement de la ville, se marie avec Roger gentilhomme de la cour, et donne son nom à la Cité dont elle a la garde.

Et c'est de ce Roger, ajoute la tradition romancée, qu'est sortie la lignée des Contes Rogers qui furent pendant longtemps les princes et les chefs de la Cité (2).

Ces opinions diverses sur les origines historiques et fabuleuses de la Cité de Carcassonne ont pris place dans l'imagination populaire sans ordre et sans critique historique. Si bien que modifiés sous l'influence du mirage du recul du temps, des intérêts et des aspirations individuelles et collectives, le person-

(1) D'après le baron Trouvé, le nom de Carcassonne, viendrait de Car ou caer, signifiant en celtique (ville), et de « casi » ou « cassi » qui veut dire borne, limite... De là le sens du mot « ville des limites. Du temps des Romains où son importance était considérable, elle se trouvait située entre les terres communes des Volces-Tectosages et des Volces-Arécomiques. — D'après Jourdanne, Carcas... serait la forme latinisée du greco-phénicien « Karkédon... Carthage » par l'adoucissement du *d* en *s*, Karkédon. Karkéson, Carcasso, Carcassum (Jourdanne littérature populaire et tradition légendaire de l'Aude. Tiré des Procès-Verbaux des Séances de la Société des Arts et Sciences 1899.

(2) Les légendes sur l'origine de Carcassonne sont multiples. Outre celles déjà citées, il existe aussi celle de Charles de Grassalio, jurisconsulte né à Carcassonne au XVI^e siècle. Il fait remonter l'origine de Carcassonne au temps de l'Exode des Juifs de l'Égypte — 150 avant la fondation de Rome. — Une autre opinion est celle qui affirme que ce sont les Phéniciens qui par les rivages de la Méditerranée apportèrent la civilisation en Europe occidentale et fondèrent Carcassonne.

nage de « dame Carcas » s'est dans la mémoire de nos populations, auréolé du nimbe d'une quasi-divinité et est devenu l'objet d'une vénération à tonalité superstitieuse. Le processus d'héroïcisation a suivi, dans la tradition de « dame Carcas », l'évolution habituelle du dynamisme de création de l'imagination populaire, défini plusieurs fois au cours de notre étude, en vertu duquel un personnage historique ou fabuleux est devenu par suite du recul du temps et de motifs divers, le héros mystérieux dans lequel la conscience populaire a incarné la vertu ou l'aspiration dont elle désirait à cette heure la réalisation.

Ainsi en est-il dans nos régions audoises de la mémoire populaire de notre grand empereur Charlemagne, de son neveu Roland, et d'une lignée de seigneurs, ou de chefs militaires dont les faits et gestes, plus ou moins romancés, ont créé une tradition historique à tonalité superstitieuse; telles les traditions de la « Gesta Karoli magni ad Carcassonan et Narbonam », et la geste Narbonnais de Garin de Montglane ou Guillaume. Sous le dynamisme créateur de l'imagination populaire, les événements de la vie de ces personnages ont pris la couleur et la portée d'exploits merveilleux, et eux-mêmes sont devenus pour la ferveur politique de la masse, les héros conquérants, les libérateurs attendus, et l'objet d'une vénération mystico-religieuse.

Parmi ces personnages historiques, nul plus que notre grand Empereur Charlemagne à la barbe fleurie n'a joui d'une Héroïcisation aussi populaire et aussi fervente; car c'est même sa physionomie corporelle qui a été métamorphosée par la légende. Il n'est, pour s'en rendre compte, qu'à évoquer la version dorée de Voragine.

« Charles était beau mais d'aspect farouche. Sa taille avait
« huit pieds de longueur, son visage une palme et demie, sa
« barbe blanche comme fleur en avril descendait en palme sur
« sa poitrine et son front mesurait un pied. Il était si fort qu'il
« tranchait d'un seul coup d'épée un cavalier armé et son
« cheval, redressait à la fois quatre fers à cheval et levait de
« terre d'une seule main, jusqu'à la hauteur de sa tête, un
« chevalier en armes. Ses yeux luisaient d'un tel éclat, que
« ceux qui n'étaient point habitués, tombaient évanouis ».

Héroïcisation plus aisée à se construire, à la vérité, sur ce grand monarque qui a cimenté l'unité de provinces mal agencées, surtout dans notre midi, où elles formaient une vague fédération de comtés et vicomtés, dans lesquels la municipalité des grandes villes montraient des allures presque républicaines. C'est Charlemagne qui rapprocha le midi de la Monarchie franque, dont il était détaché à l'avènement de Charles Martel, et dont il se sépara à nouveau à sa mort, puisque les comtés de Toulouse, de Narbonne et de Carcassonne se proclamèrent alors indépendants. Toutes les légendes méridionales concernant Charlemagne, se rattachent à l'histoire de la reprise par le grand empereur, de Carcassonne et de Nar-

bonne tombées aux mains des Sarrazins. Elles sont contenues dans deux documents historiques, assez bizarres d'ailleurs : la vie de St Honorat et les gestes de Charlemagne devant Carcassonne et Narbonne.

C'est par le roman de « Philomena et l'officine de Gironne » que nous connaissons l'arrivée de Charlemagne sur les bords de l'Aude, tandis qu'il retournait d'Espagne. Ce fut d'abord sur Narbonne que se portèrent ses regards.... Ses compagnons fatigués refusent de combattre. Hernaut de Beaulande, un de ses gentilhommes, indigné de ce refus, offre son fils Aimery à l'empereur pour prendre la tête des armées restées fidèles. — Narbonne soumise, Charlemagne en confie la garde à son féal, chevalier et lui donne mille cavaliers pour l'aider à la défendre.

Raymond Ferrand donne, dans la vie de St Honorat, une autre version de la prise de Narbonne. L'Empereur essuie d'abord un premier échec, après lequel l'évêque Magous, lui conseille d'invoquer St Honorat. Sa prière est exaucée car un tremblement de terre subit ayant renversé les murailles de la ville assiégée, l'empereur Charles peut s'en emparer sans coup férir !

Plus fantaisiste et moins épique que celle de Narbonne, la conquête de Carcassonne est un récit analogue d'épisodes légendaires et surnaturels. Au retour d'Espagne, Charlemagne passant en vue de la Cité de Carcassonne ne peut résister au plaisir de s'en emparer, surtout nous dit Philomena dans son roman, quand il vit les cinq tours s'incliner devant lui et le saluer respectueusement. Et ce fut durant son séjour sous les remparts de la Cité, que se multiplient, d'après la légende, les événements merveilleux qui ajoutent quelque chose de mystérieux à la gloire du grand Empereur. Tels par exemple ceux qu'évoque l'histoire romancée et miraculeuse de la fondation du monastère de Lagrasse.

Écrit pour célébrer la gloire du Couvent, par le secrétaire de Charlemagne, Philomena, le manuscrit fut retrouvé entre le X^e et le XIII^e dans l'abbaye et reproduit en latin par le moine Padmanus, sur l'ordre de l'abbé Bernard et les sollicitations de la Communauté (1).

Après la prise de la Cité de Carcassonne, écrit Philomena, Charlemagne forme le projet d'aller jusqu'en Espagne. Chemin faisant, il fait la rencontre dans une région appelée « Maxcra », de 7 moines qui vivent en solitaires « tot negres, peloses, bes-
« tials et aussi magres qu'a penas on figura d'omes e no manjan
« si no milh e favas, e cauls e autras herbas salvajas et ad om
« no fan ni be ni mal ».

Questionnés par l'archevêque Turpin, l'un d'eux, le moine

(1) Nous en reproduisons l'essentiel, d'après le texte latin et provençal « Gesta Karoli magni ad Carcassonom et Narbonam édité par Von Dr P Ed. Schneegans, privatdozent de, l'Université d'Heidelberg (Halle... A-S. Druck von E. H. Hardt Karras — 1898 — Romanische Bibliothek.

Thomas, raconte qu'ils sont des « scolars de Paris », conduits dans ces lieux, par les anges pour servir Dieu dans la solitude, se nourrissant d'herbes sauvages et vivant en bonne compagnie avec les ours et les lions. Admirateurs de tels hommes, Charlemagne leur fait bâtir un monastère, en accord avec le pape Léon qui l'accompagne et loge son armée dans ces lieux sauvages, durant les conquêtes des villes de Béziers, d'Agde, de Carcassonne, etc...

Bientôt le « Valh Magra » change son nom en celui de « Valh Grassa », et le monastère s'érige sous le vocable de « *Madona santa Maria* », autour duquel s'élèvent 19 autres monastères répandus sur les terres conquises. Les miracles fleurissent sur les pas du grand empereur comme se multiplient ses largesses sur les moines de ces nouveaux couvents. Tels le miracle de la multiplication du seul pain que les moines ont apporté sur sa demande à Charlemagne et avec lequel il nourrit toute l'armée; celui des bêtes sauvages traquées par les soldats de Charles, qui vont se réfugier dans le monastère et ne reviennent apaisées dans la forêt que sur l'ordre des moines; celui encore des clartés célestes, dont s'illumine le sanctuaire pendant la messe du moine Thomas célébrés en présence de Charlemagne et de ses pairs, et de la voix céleste qui retentit dans le sanctuaire, annonçant au moine que sa prière était exaucée; celui enfin de l'eau bénite par le pape Léon pour la Consécration du monastère, dont la vertu mystérieuse rend la vue aux aveugles et guérit toutes les autres maladies des yeux.

La Fontaine de Charlemagne

Cette légende racontée par Besse (1) a eu des versions nombreuses, toutes brodées sur un thème identique. — Charlemagne fait le siège de Carcassonne; les Sarrazins se sentant vaincus empoisonnent les eaux où l'armée se désaltère. Mis au courant du forfait de ses ennemis, Charlemagne donne l'ordre à ses soldats de n'y point toucher... Mais confiant en Dieu, il plante sa lance en terre et comme autrefois Moïse du rocher d'Horeb, il fait jaillir une source abondante d'un sol totalement desséché !

Une des plus délicieuses versions romancées de ce thème est celle de Jacques Rose. Nous reproduisons ici la seule partie qui concerne le miracle de la source.

Ce fut sur les Sarrazins que Charlemagne conquiert Carcassonne en l'an de l'Incarnation de J. C., sept cent nonante unième.

Connaissant les forfaits perpétrés par les Sarrazins, Charles tout bardé de fer, illuminant le ciel de la splendeur de ses armes, terrible et formidable arriva sous les murs de la Cité au printemps de l'an de grâce 791, à la tête d'une imposante escorte de cavaliers. Et la lutte continua acharnée, sans que la forteresse se rendit : les temps annoncés par la prophétie n'étaient

(1) Guillaume Besse : histoire des antiquités et des comtes de Carcassonne Mahul-Cartul. V. Vol p. 711.

pas encore révolus. L'été de 791 compte parmi les plus chauds depuis la naissance du Christ; un souffle brûlant, sous un soleil de plomb, desséchait toute verdure et tarissait toutes les sources. Hommes et bêtes haletaient de soif sous le ciel en feu. L'Aude n'était qu'un mince filet d'eau murmurant entre les rochers, plus tard appelés rochers de « Massé », et chacun s'accroupissait le long de ce ruisseau et cherchait à étancher sa soif dévorante. Hélas cette eau, un soir sans lune fut empoisonnée en amont par les méchants infidèles et cela faillit à consumer et à détruire toute l'armée. « Charles ne fut pas atteint par la contagion parce qu'il était très sobre en fait de boisson. « S'il mangeait un lièvre entier ou deux poules ou une oie à son dîner, dit Voragine, il buvait très peu; du vin coupé d'eau, à peine un hanap par repas. » Cependant la nouvelle lui fut apportée et il en conçut un vif chagrin et entra aussitôt en oraison, implorant la divine Providence... Puis il revêtit sa plus belle armure et sortit entouré de ses douze pairs. L'empereur s'arrêta sur un tertre et sembla s'abîmer dans une nouvelle prière. « Sa piété, disent ses biographes, était si intense qu'elle illuminait le monde comme le soleil fait de ses rayons ». Les pairs tombèrent à genoux autour de lui. Soudain le roi poussa un soupir et dans un élan de foi il s'écria : « Dieu vous aide Montjoie St Denis ! » Et il planta vivement sa lance en terre dans le sol sablonneux du tertre. Aussitôt s'éleva une rumeur confuse des profondeurs du terrain, tandis qu'une force mystérieuse rejetait la pointe de sa lance hors du sol. Et quand le monarque, cédant à cette énergie inconnue, retira son arme, une eau claire jaillit du tertre. Cette belle et cristalline source qui coule journellement ses eaux près de Carcassonne, est celle-là même que l'on appelle « la fontaine Charlemagne », nom qu'on lui donna dès le moment de sa naissance miraculeuse... Ainsi fut sauvée de la soif et de la maladie cette merveilleuse armée de Charlemagne qui prit la ville *lorsque les cinq tours s'inclinèrent* devant l'empereur !

BIBLIOGRAPHIE

1. **Gallia. Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine. Tome I. 1943. Fascicule I. (Presses universitaires de France.)**

Nous signalerons dans ce très beau recueil d'articles et de textes archéologiques — abondamment illustré — ce qui intéresse le Folklore en général ou notre région en particulier : *l'oppidum d'Ensérune* par M. L. FORMIGÉ — *le cimetière wisigothique d'Estagel*, par M. R. LANTIER. (d'après M. LANTIER, la sépulture de Leuc (Aude) remonterait à la première moitié du 6^{me} siècle, celle de Salles-d'Aude, au 7^{me}) une note de M. le Docteur COULOUMA sur *l'autel de Magalas* (Hérault) — une

autre de M. JANNOREY sur les fouilles exécutées sur l'emplacement de l'église *St Paul à Narbonne*.

Dans l'article de M. R. LOUIS (le « champ d'urnes » de Fontaines-Salées) : des suggestions à retenir touchant les pierres (porons) qui marqueraient le lieu d'anciennes sépultures (« association de la sépulture, de la pierre et de la source », entrevue déjà par quelques folkloristes.)

2. Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne. Année 1942. Tome XXI (1^{re} partie. Narbonne. librairie Cail-lard, 2 rue Corneille.

Discours de M. le Doyen Fliche. — Les « Anciennes faïences de Narbonne », par P. Paloque : il semble qu'il ait existé à Narbonne, au 16^{me} siècle, des potiers « dont la technique s'apparentait à celle des fabricants de faïences hispano-mauresques de Majorque, de Valence »...

Les « Anciennes faïences marquées d'une croix », par G. Amardel : une remarquable étude sur la croix ornementale considérée comme dérivant de la roue, mais aussi comme signe chrétien, tracé avec foi et avec sympathie par l'ouvrier, au commencement même de son travail.

3. « OC », quaserns de las letras occitanas, publication de la Société d'Etudes occitanes, 128, Avenue Crampel. Toulouse. Un article sur « Folklore-Aude », dont l'auteur, M. Max Rouquette, définit la tâche du folkloriste dans l'ensemble de l'activité régionaliste.

4. Terra d'Oc (revue en langue d'oc) 35, place Fernand Pelloutier. Albi. Juin 1943.

« Idiotismes ». On trouvera dans cet article une collection d'expressions populaires (susar coma un gorg : être tout en sueur... etc). Août 1943. « Proverbes » : un certain nombre de proverbes bien choisis. Septembre 1943 : *los reis del Jovent* (les rois de la jeunesse) par A. J. BOUSSAC : Contribution très précieuse à l'étude des rois de la jeunesse dans l'albigeois (Ambilet). C'est le vicomte Roger Trencavel qui aurait institué dans la région d'Ambilet, la fête du « rei dels jovents ». (nous remarquons avec plaisir que deux des plus importants périodiques occitanistes de Toulouse : « Oc » et « Terra d'Oc » s'intéressent de plus en plus, semble-t-il, à l'étude de nos traditions populaires. « Terra d'Oc » donne très souvent des articles de Folklore; « Oc » vient de créer un office d'études folkloriques.)

5. A propos des ouvrages de Madame de Saliès.

Cette dame d'Albi a écrit, vers la fin du XVII^e siècle, deux ouvrages très rares aujourd'hui : « Psaumes de la pénitence en vers français » — « Réflexions chrétiennes »... On a publié sur elle plusieurs études considérables. M. Boussac, majoral du felibrige, communique aujourd'hui au « Groupe audois d'Etudes folkloriques » un assez long travail plein de sagacité qui met bien au point la question : Les théories de Madame de Saliès représentent le dernier stade de l'« amour provençal » en terre

d'Albi : Amour courtois conjugué, évidemment avec la *préciosité*. Pour les répandre, Madame de Saliès avait fondé une sorte de société où l'amour platonique était de rigueur : les « chevaliers de la bonne foi », qui portaient un ruban vert. Ce salon platonicien, qui se ferma avant 1730, avait fini par admettre des bourgeois. Il y a eu donc à Albi, fin 18^e siècle, un essai de vulgarisation de l'amour courtois-précieux dont le Folklore n'enregistre plus guère de traces aujourd'hui sinon peut-être dans le vocabulaire.

6. **La Dépêche, rue Bayard. Toulouse. 29 octobre 1943 :** l'Industrie artisanale de la poterie en Lauragais, par M. Max ROUSSET.

7. **La Tramontane, revue du régionalisme. 2, rue révolution française. Perpignan. Octobre-Décembre 1943.** La plupart des revues « régionalistes » semblent se défier profondément des méthodes rigoureuses du Folklore scientifique. Ce n'est pas le cas de la Tramontane qui, à côté d'excellents poèmes catalans de J. S. Pons, publie : *Louange du Folklore, St. Vincent et la procession de Collioure*, de Jean DESPRÈS; *en marge d'une chanson*, de Charles BAUBY, une note sur le « porro » (récipient en verre avec lequel, en catalogue, on boit à la régala) : Articles consciencieux et pleins de sève grâce auxquels la Tramontane se place au tout premier rang des revues folkloriques en Roussillon.

8. **André J. Boussac. Carte des parlars du département du Tarn. Imprimerie albigeoise, 20 rue du roc. Albi.** Excellent instrument de travail indispensable au folkloriste méridional.

9. **Cartulaire de la Sainte Estelle. n° 20. 1940-41-42.** page 20 : *Félibrige et Folklore*, définition inattendue du Folklore : « le Folklore dit M. JOUVEAU, c'est le passé, ce qui est mort. Vieilles danses, vieux chants : le Félibrige, lui, est vivant »... On reste stupéfait devant tant d'ignorance : Tout le monde sait que le Folklore est, au contraire, l'étude objective, scientifique des manifestations traditionnelles toujours vivantes...

10. **Mgr Jean Rivière. Notre-Dame de Bon-Secours à Puivert (Aude). Imprimerie Bonnafous. Carcassonne 1943.**

Ce livre se donne surtout comme un ouvrage de piété, mais comme il retrace l'histoire d'un pèlerinage célèbre dans l'Aude, il nous a paru utile de le signaler à nos délégués (d'autant plus que les pèlerinages de notre région ont été assez peu étudiés par les folkloristes audois). Il s'agit du sanctuaire de Notre-Dame de bon-secours, à Puivert, qui fut détruit en 1793 et rebâti en 1819. (il avait probablement succédé à un sanctuaire plus ancien, bâti près du château...)

A propos de ce pèlerinage, Mgr Rivière trace rapidement l'histoire de Puivert, en s'appuyant surtout sur les travaux de nos historiens, notamment sur ceux de M. le Docteur Courrent. Cette partie de son travail est excellente.

On s'étonne cependant d'y entendre encore parler des fameuses cours d'amour qui n'ont existé que dans l'imagination des premiers romanistes romantiques et des félibres actuels. Il est exact que le poème de Pierre d'Alvergne (chantarai d'aquests trobadors...) a été composé à Puivert et récité aux « enfla bots » (c'est-à-dire avec accompagnement de « boudègues » et non pas « aux « flambeaux »). Mais en ce qui concerne Berenguier (auteur d'une « cobla » humoristique), si rien ne s'oppose évidemment à ce qu'il soit né à Puivert (Aude), la plupart des romanistes lui donnent plus volontiers pour patrie l'un des Puivert de Catalogne (Evêché d'Urgel, province de Lerida) et non pas, comme semble le croire Mgr Rivière, je ne sais quel Puivert de Provence.

Ces légères réserves faites, nous ne pouvons que recommander à nos délégués la lecture de ce petit ouvrage fort bien écrit, fort bien pensé et très au courant de ce qui concerne les traditions de Puivert.

11. Pyrénées - cahiers de la pensée française : 3^e année. n° 13-14 notre quercy. Ce numéro contient une documentation très précieuse sur le folklore du Quercy : René CLOZIER : évolution de la vie rurale en Quercy. Gaston LINON : Castelnaud-Montratier en Quercy. — Antoinette ANDRÉ-LAMANDÉ : une province cherche son âme (nombreux textes populaires) ...etc etc

12. Revue du Languedoc paraissant trimestriellement. 15 Janvier 1944. n° 1. 14 rue Timbal, Albi.

Joseph CALMETTE, de l'Institut : le languedoc dans l'histoire de France.

Yves DOSSAT : la Société méridionale à la veille de la croisade albigeoise.

Paul HIVERSENC : l'avenir du delainage et de la mégisserie dans le Tarn.

13. Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques de l'Aude. Carcassonne, 5, rue de la Mairie. 52^{me} année. Tome Tome XLVI. 1943. A inscrire dans la bibliographie détaillée du Folklore dans l'Aude :

1^o) page XXXVII : Une tradition concernant une croix de pierre située à Trèbes, dans le voisinage de l'ancienne porte de l'Orbiel (D^r Charles BOYER).

2^o) page LXIV : Géants jouant au palet, dont l'abbé R. Ancé a fixé la légende dans son Histoire de Clermont-sur-Lauquet : il s'agit des géants BRAU et BACOU (vallée du Lauquet) — (A. FAGES.)

3^o) page CIII : Poterie ornée de dessins géométriques d'origine ibérique trouvée à La Lagaste, près de Pomas. (MM. NOGUÉ et MAFFRÉ.)

4^o) page CXLII : Vieille croix en bordure de la route de Grèzes à Herminis. Sur une face est sculpté un bouc, sur l'autre un Tau. (M. CABROL).

René NELLI.



